

Pilate ou la mention provocante

LE MONDE | 15.05.1979 | Gaston Pietri

On penserait plutôt à une mention banale. Peter Berger nous assure, à l'avant-dernière page de la Rumeur de Dieu (Centurion), que " sous Ponce Pilate " est au contraire une " précision délibérément provocante du Credo ". Elle l'est à un double titre. Et pour proposer la foi chrétienne, il est impossible désormais d'escamoter cette provocation.

Les jeunes, les enfants eux-mêmes ont tôt fait de cerner les limites historiques, géographiques, culturelles du fait chrétien. Les programmes scolaires leur fournissent dès la 6^e nombre de renseignements et plus d'un repère en matière d'histoire des religions. Des chemins vers l'Absolu, il n'en manque pas. Parlant du christianisme, un jeune interlocuteur me disait l'autre jour : " Un chemin, oui. Le chemin ? C'est fou ! "

" Scandale pour la pensée humaine ", reconnaît J. Ratzinger qui traduit ainsi le trouble de nos contemporains : " Avons-nous le droit de nous accrocher au fétu d'un événement singulier de l'histoire ? " (Foi chrétienne hier et aujourd'hui, Mame). Au fond, si P. Berger en veut à la mention " sous Ponce Pilate ", c'est bien pour cette raison : " La présence rédemptrice de Dieu se manifeste dans l'histoire, mais n'est pas donnée une fois pour toutes dans les événements historiques particuliers rapportés par le Nouveau Testament. "

Une confrontation avec la vérité

La question est de taille. Ne serions-nous pas entrés à certain égard dans une ère " postchrétienne " plutôt que dans une ère " post-religieuse " ? Quel aplomb ne nous faudra-t-il pas pour continuer à proclamer avec Pierre qu'" il n'est pas d'autre Nom par qui nous puissions être sauvés " (Act. 4, 12). Et pourrait-on cesser de le faire sans cesser d'exister comme chrétiens ? La " rumeur de Dieu " circule encore. Mais jusque dans notre Europe, alors que d'aucuns les avaient pris pour des défenseurs de notre tradition chrétienne, voici que les intellectuels du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRÈCE) nous préviennent maintenant en clair : autre est le sacré païen qui vient du " fonds immémorial des vieux peuples d'Europe " et autre ce christianisme qui n'est, à leurs yeux, qu'une pernicieuse greffe. Il ne faut donc plus se tromper sur leurs nostalgies. Suffira-t-il que, face à ces essais multiples de relativisation sereine ou agressive du christianisme, nous cherchions dans ces sagesses ou religions des esquisses lointaines ou - comme on dit - des " pierres d'attente " ?

Il faut aller jusqu'au bout de la provocation. Après la particularité historique du christianisme, " sous Ponce Pilate " nous livre l'autre face de sa signification : rien n'est plus universel que cette confrontation avec la vérité. Pilate n'a-t-il pas raison de dire : " Est-ce que je suis juif, moi ? " (Jean 18, 35). Il ne lui est pas demandé de se laisser guider par la loi d'Israël mais par la sienne. Le Christ renvoie ce païen à lui-même. La vérité, à l'entendre, il ne sait pas ce que c'est. En fait, à cette heure, elle s'identifie, sans plus, au droit de l'innocent. Celui qui la lui signifie est un homme désarmé. Et le comble de la perversion serait, pour l'esquiver, de s'abriter aujourd'hui derrière la profession de foi chrétienne.

Pilate suggère que, lorsque sont en balance les raisons d'État, il n'est guère de vérité qui fasse le poids. Refrain connu. Dans l'Évangile de Jean, tout l'itinéraire de Jésus se déroule comme un procès. De ce dernier l'expression officielle est l'action juridique en présence de Pilate, détenteur du pouvoir politique. Allons dire, après cela, que la confession de foi est du domaine privé ! Sociétés libérales et régimes totalitaires ont leurs raisons de nous y pousser. Et il est d'ailleurs vrai que l'Église ne saurait peser n'importe comment dans le jeu politique et social. Il reste que les ondes de choc du Message atteindront bel et bien ce monde en sa sphère publique. Dangereusement. Car la parole du Christ à l'origine a lézardé l'édifice politico-religieux. Le dernier mot, pour l'Église, n'est sûrement pas l'adaptation.

Heureuse adaptation, si du moins elle n'est pas simple retard culturel ! D'après certains, le mal absolu serait la bonne entente avec le pouvoir. Bruno Ribes me paraît toucher plus juste lorsqu'il nuance ainsi : " L'important est moins que l'Église soit par trop établie, mais que, l'étant, elle en vienne à perdre sa spécificité. En fait, n'est-ce pas dans la mesure où elle a perdu sa spécificité qu'elle a pu être si bien insérée ? " (Cherchant qui adorer, Gallimard).

Difficile fidélité à " la précision délibérément provocante du Credo " (" sous Ponce Pilate") ! Notre proposition de la foi ne peut qu'en assumer la double exigence. Alors, si elles ne vont jusqu'à l'accueillir, les jeunes générations auront-elles des chances de la prendre au sérieux.

Gaston Pietri

Directeur du Centre national de l'enseignement religieux.